

PASSEPARTOUT

SABAT, 27 FEVRIER 1892.

LADÉBAUCHE, FILS, Rédacteur.

La roue de charrette de M. Gosselin.



NE roue de charrette ! Voilà une chose que tout le monde connaît et qui n'a rien de bien extraordinaire.

L'usage des roues de charrette remonte à la plus haute antiquité.

Les romains avaient leurs chariots de courses, Alexandre allait en tête de ses armées traîné sur un char aux roues dorées, et Achille au pied léger attachait, devant Troie, le cadavre de son ennemi mort aux roues de son char.

Même quand nous remontons aux âges fabuleux où les dieux de l'Olympe étaient aussi en vogue que les *dudes* et leurs *monocles* le sont de nos jours, les roues de charrettes n'étaient pas inconnues.

Le char d'Iris, la déesse au doigt de rose, avait des roues couleur de soleil et tout le monde sait que la Fortune la première *fiert* du monde, promenait sa gracieuse et coquette personne sur une roue unique.

Que de pauvres diables cette roue de la fortune n'a-t-elle pas fait rêver, que de milliers et de milliers d'imaginations n'a-t-elle pas fait tourner, avec elle, brisant, à chaque révolution une illusion naissante, effaçant un rêve de bonheur, ou mettant à néant quelque château en Espagne baigné de soleil.

Cette roue de la fortune m'a fait longtemps rêver comme aucune roue n'avait réussi à me faire rêver jusqu'au jour où j'ai entendu parler de la roue de charrette de M. Gosselin.

Quand je dis que j'en ai entendu parler, je me trompe, car je réclame l'honneur d'en avoir fait la découverte.

Cette roue de charrette n'est pas une roue de charrette ordinaire.

Non pas que la charrette qu'elle soutient soit autrement bâtie que tout autre charrette, ni qu'elle soit moins ronde ou plus mince, ou tournée d'une façon autre que la première roue de charrette qui court les rues.

Mais tout de même la roue de charrette de M. Gosselin m'a fait rêver comme rare de créature, bien que je ne l'ai jamais vue.

Voici comment j'ai fait connaissance avec cette roue mémorable et pourquoi elle restera probablement dans l'histoire :

On était à juger Mercier. Les journaux bleus étaient chaque jour remplis à crever de listes effrayantes à regarder tellement que personne ne les lisait — des dépenses faites par le gouvernement national.

Le *Ptit banc* siégeait à Québec et on lançait tant d'accusations ébouriffantes à l'adresse de tous les libéraux que j'en étais venu à me tâter, moi-même, qui suis un bon libéral, pour voir si je n'étais pas par hasard un échappé de pénitencier.

Un jour, l'idée me vint de feuilleter les comptes publics pour y vérifier certains chiffres d'un journal bleu. Les chiffres étaient faux, je trouvai cependant, naturellement pour la première fois de ma vie, un certain intérêt à lire les comptes publics.

En feuilletant ces volumes je tombai sur l'item *Spencer Wood*.

« Voyons, me dis-je, ce que peut bien coûter au pays le vertueux personnage qui plonge la province dans ce chaos épouvantable sous prétexte de faire de l'économie.

Oh là ! la ! que de choses intéressantes je trouvai ! La note totale des dépenses faites pour permettre à la province d'être gouvernée par cet illustre personnage se montait à cinquante deux mille dollars, pour un an.

Et c'est au nombre des paiements fait pour lui à même le trésor provincial que je trouvais l'item suivant :

Payé à Jean Gosselin ; pour GRANDE ROUE DE CHARETTE \$16.50

Combien peut bien coûter une roue de charrette, me dis-je ?

J'allai chez mon voisin le voiturier du coin qui me tira d'incertitude.

— Les roues de charrettes, me dit-il, coûtent ordinairement douze piastres la paire, ou six piastres pièce.

C'est pourquoi cette roue de charrette de seize piastres et demi m'a fait rêver depuis.

Voilà donc l'homme économe, le politique rangé, le gouverneur modèle qui pose à la vertu.

Voilà Angers, l'homme au cinquante jugements renversés, inventeur du *p'tit banc* et du cabinet nouveau modèle.

Et cet homme nous fait payer ses roues de charrette SEIZE PIASTRES alors qu'elles en valent six.

Il est vrai qu'un dictateur est exposé à avoir besoin de charrettes solides et surtout de bien graisser ses essieux.

Jeppe

Prévoyance

Fragment de conversation sur-pris hier au Luxembourg.

Deux petites filles causaient non loin de leurs mamans :

— C'est moi qui suis contente, disait l'une. On m'a fait cadeau samedi pour ma fête, d'une superbe poupée.

— Ah ! tu joues encore à la poupée, toi ? Moi, non ; je suis trop grande.

— Et qu'est-ce que tu as fait de la tienne, de celle que tu avais l'autre jour ?

— Je l'ai mise dans l'armoire ; ce sera pour mes enfants.

— Et si tu n'as pas d'enfant ?

— Eh bien ! ce sera pour mes petits enfants.

CAUCUS MINISTERIEL



Autant de ministres autant de physionomies.

M. DeBoucherville a l'air d'un homme qui regarde l'océan où il a perdu sa montre : c'est sa tranquillité qu'il regrette.

Beaubien calcule... combien il y a de 15 sous dans \$30.000

Nantel soufflé en préparant un manifeste sur l'économie à ne pas faire, s'il devenait ministre pour tout de bon.

Pelletier hève, jaune, les cheveux droits fait des chiffres ; il prépare un état de la succession Larochelle.

Flynn étudie le plan d'une fabrique de sophismes.

Hall demande des soumissions pour la construction d'une caisse publique dans laquelle ils pourraient puiser sans la vider.

Taillon fait des jeux de mots, tout en étudiant la chanson "Que les beaux jours sont courts".

Masson regarde tout le monde et se demande ce qu'il pourrait bien faire.

Un coup de sonnette fait lever toutes les têtes. Le grand chef DeBoucherville annonce qu'il va ouvrir la séance et s'exprime en ces termes :

DE BOUCHERVILLE. — Messieurs, nous sommes aujourd'hui réunis pour délibérer sur le sort d'un de nos collègues M. L. P. Pelletier, que dans un moment d'égarement nous avons nommé secrétaire provincial.

En effet, un peu exaltés par l'idée du pouvoir qui nous est arrivé au moment où nous nous y attendions le moins, grâce à la complaisance de notre Auguste Réal Ier, nous avons formé un cabinet un peu à la hâte.

Tout à la joie de manger le gâteau, nous avons manqué de perspicacité ; et pour ne pas faire dire aux libéraux furieux, que nous étions incapables de former notre ministère nous n'avons pas été assez soucieux du choix de ses membres.

Je viens de dire que nous allons décider du sort de M. L. P. Pelletier. Ce garçon là en effet nous cause un tort immense.....

BEAUBIEN. — Tuure immense, Ayrshire, importée avec cinq veaux.....

FLYNN, bondissant. — Monsieur.....

CASGRAIN. — Voyons, M. Beaubien pas d'allusion.

BEAUBIEN. — Je demande pardon, mais.....

BOUCHERVILLE. — Voyons, messieurs, ne nous fâchons pas. M. Beaubien parle des veaux de sa ferme.

TAILLON. — Il ne faut pas

parler de corde dans la maison d'un pendu.

CASGRAIN. — M. Taillon, vos jeux de mots comme vos insinuations sont déplacés.

TAILLON. — Je n'ai rien insinué. Les faits sont là.

CASGRAIN. — C'est une autre insulte.

Tous. — A l'ordre ! A l'ordre ! Après quelques instants de tumulte, le calme revient.

BOUCHERVILLE. — Messieurs, je regrette ces incidents ; ça n'est pas de nature à prouver l'union et l'entente qui doivent exister entre nous.

Je disais donc Messieurs que les accusations quotidiennes lancées contre M. Pelletier par les libéraux qui le connaissent, accusations malheureusement assez fondées, sont de nature à nuire considérablement à la réputation d'honnêteté que j'ai attachée au nouveau ministère.

BEAUBIEN. — C'est vrai !

PELLETIER. — M. Beaubien, vous pouvez cracher en l'air, mais essuyez-vous le nez. Messieurs je vous trouve bien bon de vous occuper des accusations lancées par les libéraux contre moi. Pour vous, Messieurs je dois être innocent...

BEAUBIEN. — (à part) oh ! oui.

PELLETIER. — Et vous devez me défendre. Ne suis-je pas entré avec vous pour rallier au ministère de Boucherville la fraction honnête du parti des castors ? N'ai-je pas montré que je savais tirer parti de tout depuis que je travaille dans les intérêts du nouveau ministère ?

UNE VOIX. — Et ceux de la veuve Larochelle !

PELLETIER. — Ah ! oui, on m'accuse d'avoir volé l'argent de la veuve Larochelle. [Triomphant] Eh bien messieurs je dois vous dire que j'ai poursuivi devant les cours de justice cette misérable femme.

PLUSIEURS VOIX. — Bravo !

PELLETIER. — Ou m'accuse encore d'avoir entretenu avec des arpenteurs, des relations illicites. Mais, messieurs, c'est dans le temps que j'étais avec les rouges !

PLUSIEURS VOIX. — Bien, bien !

PELLETIER. — On m'accuse encore d'avoir taxé de petits employés que d'un mot je pouvais faire mettre à la porte. Mais ces employés étaient des rouges, messieurs, pour la plupart, et étaient fort heureux de me rendre service.

NANTEL. — C'est juste !

BEAUBIEN. — (à part) Est-il honnête ce gaillard là. Mais à sa place j'en aurais fait autant.

BOUCHERVILLE. — Les explications de M. Pelletier sont fort raisonnables et je vois qu'il sait combattre ses ennemis et au besoin ses amis. Mais il reste toujours dans l'électorat une certaine classe peu intelligente qui ne voudra jamais comprendre et apprécier à sa valeur le secrétaire provincial.

FLYNN. — De Boucherville a raison.

NANTEL. — M. Flynn peut parler par expérience personnelle.

Flynn s'agite fiévreusement sur sa chaise, tandis que Tail-

lon qui le regarde en souriant marmotte: *give the calf more rope*.

Beaubien qui a entendu, éclate de rire.

PELLETIER. — Mais messieurs doit-on en vérité sacrifier un homme qui dans tous les partis où il a été, a mis à profit tout ce qu'il a trouvé afin d'en faire bénéficier l'administration suivante qui aujourd'hui, en ce moment est la vôtre. Les accusations qu'on me lance, moi je m'en moque. Je les accueille comme on accueille les petits chiens qu'on vous lance sur les talons.

TAILLON. — L'étalon de M. Beaubien ?

NANTEL. — Taillon vous nous harass...sez avec vos calembourgs

HALL. — Je n'ai pas bien compris.

MASSON. — C'est aussi bien.

BOUCHERVILLE. — Eh bien, mes chers collègues, je remets entre vos mains le sort du secrétaire provincial et m'en lave les mains.

BEAUBIEN. — C'est donc qu'elles ne sont pas nettes ?

BOUCHERVILLE. — Beaubien vos plaisanteries sont fort déplacées. Je suis plus vieux, que vous, plus honnête.....

BEAUBIEN. — La Minerve ne l'a jamais dit.

BOUCHERVILLE. — Si vous aimez tant à parler de la *Minerve* faites donc encadrer le portrait qu'elle a fait de votre personnalité.

Un valet entre et porte un billet à M. DeBoucherville.

Celui-ci après avoir lu : — Du silence messieurs et écoutez la lecture de ce message de notre Auguste Réal Ier.

« A mes bien aimés aviseurs :

J'apprends que certaines discussions ont éclaté parmi vous causées par certaines accusations lancées contre l'honorable secrétaire provincial, on m'a aussi informé que vous songiez à vous en débarrasser de même que M. Beaubien, l'honnêteté de ces deux messieurs n'étant pas assez bien assise pour justifier l'appellation de votre gouvernement de "gouvernement honnête."

Je vous avise de ne tenir aucun compte des racontars de rues et vous ordonne de garder vos collègues. Sachez qu'en ce bas monde l'honnêteté est un fruit rare, et que savoir obéir est une grande qualité. Piez-vous en à mon expérience personnelle.

Tâchez de vous acquérir une majorité, honnêtement si vous pouvez, mais obtenez la quand même.

C'est mon souhait le plus sincère.

RÉAL IER.

Des applaudissements saluèrent la lecture de ce document à jamais mémorable.

Le chef de l'après le caucus clos et les ministres sortant en riant à la vue de Pelletier et Beaubien qui se regardaient de travers et d'un air jaloux.

ALDEMONÉ.

Le loup-garou dit qu'il passe partout mais Passepartout fera courir le loup-garou, quand viendra le huit mars.